

M A R C B O W M A N



LA BOMBE  
D'ALGER

APRÈS *DJIHAD À PARIS*,  
LE NOUVEAU THRILLER DE MARC BOWMAN



ÉDITIONS PIERRE DE TAILLAC



Marc Bowman

# LA BOMBE D'ALGER

Coordination éditoriale : Angélique Romain  
Relecture : Pierre de Taillac  
Correction : Claire Lecourt, Mélanie Lemaire, Krystofer Mackie, Yves Serruys  
Couverture : Valentine Asseman  
Imprimé en France par Aubin Imprimeur

Éditions Pierre de Taillac  
74, rue du Rocher • 75008 Paris  
[www.editionspierredetaillac.com](http://www.editionspierredetaillac.com)



ÉDITIONS PIERRE DE TAILLAC

*« Ils ont des yeux  
Et ne voient point,  
Ils ont des oreilles  
Et n'entendent point. »*  
JÉRÉMIE

## PROLOGUE

### *Frontière sud de l'Algérie*

– Que se passe-t-il ? murmura Youssouf.

Dans l'obscurité totale, son menton venait de heurter le crâne de l'homme qui marchait devant lui. Aussitôt après, il sentit dans son cou le souffle de celui qui le suivait. Au milieu de petits cris étouffés, toute la colonne de marcheurs était sur le point de s'arrêter.

La réponse ne vint pas tout de suite. Youssouf se mit à danser d'un pied sur l'autre, puis enfin il entendit :

– Les passeurs nous ont dit d'attendre, on doit se reposer un peu avant de passer le col.

– Ici ? On aurait pu s'arrêter dans le sable plutôt que dans les cailloux.

– Oui, il y a peut-être des serpents, ici on ne peut pas s'asseoir, ajouta l'homme qui était derrière lui.

Youssouf était parti de chez lui depuis plus de six mois. Il faisait partie d'un groupe d'environ soixante-dix hommes, qui cheminait à présent dans une petite vallée peu profonde à la frontière entre le Niger et l'Algérie. La marche était pénible et ils butaient régulièrement sur des cailloux. Parfois l'un d'eux proférait un juron, mais aussitôt des chuchotements de désapprobation montaient de ses voisins. Ils n'avaient pas peur, mais ils respectaient simplement les consignes reçues des passeurs. Tous savaient que le voyage

serait dur et que de grands dangers les attendaient. Mais ici, cette nuit, loin de tous, dans une contrée au paysage à peine plus austère que ceux de leurs régions d'origine, c'était l'espoir qui les faisait marcher d'un bon pas.

Avant de se retrouver dans cette colonne, Youssouf avait passé plusieurs mois à gratter la terre dans une mine d'or clandestine dans l'extrême nord du Niger, comme beaucoup de ceux qui l'accompagnaient. La plupart avaient l'intention de se rendre dans le Sud algérien pour y travailler dans d'autres mines plus productives. Mais pas Youssouf. Il avait gagné assez d'argent pour se payer le voyage jusqu'en Europe. Souvent il pensait à sa famille. Ou plutôt à ce qu'il en restait. Son père avait disparu, comme ses deux frères aînés : ils étaient partis depuis plusieurs mois pour une vie meilleure. Mais au village, personne n'avait de nouvelles. Sa mère et ses deux sœurs cadettes survivaient grâce à quelques travaux dans les champs. L'espoir d'une vie meilleure n'existait pas dans le pays de Youssouf. Mais lui, il réussirait, il en était persuadé, il reviendrait sauver sa famille.

Il regarda le ciel à la recherche des étoiles. Il avait l'impression d'en voir plus que d'habitude.

Youssouf décida de s'écarter un peu des hommes qui l'entouraient. *Après tout, c'est peut-être le moment de se soulager*, pensa-t-il, même si son régime alimentaire ne lui permettait pas de rendre grand-chose à la nature. Il fit quelques mètres sur sa gauche et commença à soulever sa djellaba bien fatiguée. Il posa son pied sur un caillou instable et bascula : un craquement, puis une douleur fulgurante l'envahit. Un tourbillon d'étoiles virevolta devant ses

yeux. Youssouf se laissa tomber par terre et serra fortement son mollet juste au-dessus de sa cheville meurtrie. *Comment vais-je faire pour les suivre ? Non, ce n'est rien.* Mais il fit glisser ses mains et sentit aussitôt sa cheville qui gonflait. À ce moment, l'inquiétude lui comprima les tripes.

Une centaine de kilomètres plus au nord, au PC de la 4<sup>e</sup> région militaire de l'Armée nationale populaire algérienne, le général Saada regarda une nouvelle fois les écrans. L'opérateur vidéo, bien calé dans son siège, sentit au-dessus de son épaule la tension qui émanait de son chef. Il se redressa instinctivement, comme si cela allait améliorer les choses, et crut bon d'ajouter :

– Tout se passe normalement.

– Non, trancha le général, ils vont trop vite, ils seront sortis de notre zone avant l'arrivée des autorités. Ces passeurs n'ont rien compris ou alors on a été trahi.

L'opérateur garda le silence, comprenant à présent que si le groupe ne ralentissait pas, il aurait à subir la colère de son chef même s'il n'y était strictement pour rien.

Puis, comme s'ils avaient entendu les prières du général, les minuscules silhouettes vertes imprimées sur les écrans s'arrêtèrent. Saada se rapprocha de l'écran.

– Ah, que font-ils ?

La colonne, qui rappelait des chenilles processionnaires, n'avancait plus. De petits groupes étaient en train de se former, vraisemblablement pour discuter.

– On dirait qu'ils font une pause. Finalement notre stratagème pour les passeurs a l'air de fonctionner.

Le portable du général vibra.

– Les autorités seront là dans quelques minutes, lui annonça son adjoint, ils quittent leur chambre.

*Enfin*, pensa le général, *ah ! ce foutu besoin des autorités de toujours se reposer !* Lui et son adjoint avaient dû céder leur chambre pour permettre à ces visiteurs d'attendre le milieu de la nuit confortablement installés. Ils arrivèrent peu après. La lumière du PC n'était pas très vive et les reflets verdâtres des écrans radar donnèrent aux deux visiteurs âgés une allure sépulcrale.

Le général s'adressa au général Selah, le chef d'état-major algérien.

– Mon général, comme je vous l'avais expliqué, depuis que l'Europe a réussi à quasiment interdire les départs de migrants à partir des côtes libyennes, ceux-ci viennent à présent dans notre pays. Le phénomène s'accroît, et tous les jours, ce sont plusieurs dizaines de migrants que nous repérons grâce à notre système de caméras thermiques. Malheureusement, nous ne pouvons surveiller que quelques dizaines de kilomètres.

– Le coût de ce système et de sa maintenance est exorbitant. Et ce n'est pas cela qui arrêtera le flux.

– Le flux, non, mon général, mais ce groupe, si. Il n'y a pas de drone américain en vol, ni de français d'ailleurs. Notre équipe est en place, mais on ne saura rien de ce qui pourrait arriver.

– Faites votre démonstration jusqu'au bout, mon jeune ami. Saada pensa qu'il avait affaire à de magnifiques hypocrites, mais il se dit que de toute façon, il n'allait pas gâcher sa chance de quitter ce trou.

– Ordonnez le décollage, dit-il à l'opérateur.

Puis, satisfait de sa posture martiale, il prit le micro, fit un signe de tête à un opérateur qui bascula un interrupteur et annonça :

– Bravo Zulu, à vous pour le guidage.

– Bravo Zulu, reçu.

À un kilomètre au nord-est de la colonne de clandestins, le lieutenant Haswan reçut l'ordre avec une petite boule au ventre. C'était sa première vraie mission de contrôleur tactique avancé. Il avait suivi le stage de formation en Jordanie avec des instructeurs américains : il savait parfaitement guider les avions sur les objectifs qui leur étaient définis. Muni de son télémètre laser, il suffisait de viser et d'illuminer la cible, et les bombes guidées, larguées par l'avion, se verrouillaient automatiquement sur le point désigné. Mais ce soir, il savait qu'il ne devait pas se rater : c'était un général qui lui avait parlé, ce qui ne lui était jamais arrivé auparavant. Il regarda à nouveau la cible avec ses jumelles de vision nocturne. Il la devinait plus qu'il ne la voyait vraiment et cela le perturbait. Il décida de faire une illumination laser « à blanc » : de toute façon, personne ne pouvait le voir, le faisceau laser étant invisible à l'œil nu.

– Mille quarante mètres de distance, ils n'ont pas bougé.

– Non, ils n'ont pas bougé, lui confirma un de ses deux équipiers qui, lui aussi, se crevait les yeux à essayer de voir la cible.

À cent cinquante kilomètres plus au nord, le pilote du chasseur bombardier Sukhoï 30 aux couleurs de l'armée de l'air algérienne attendait, déjà sanglé dans son cockpit. Transpirant à grosses gouttes depuis de longues minutes, il reçut l'ordre de décoller avec un soulagement non feint.

Pour une fois, il allait larguer des bombes réelles. Quatre bombes de deux cent cinquante kilos chacune : suffisant pour nettoyer un gros hectare, de quoi illuminer le désert pendant quelques secondes. Il valait mieux ne pas être dessous.

Quelques secondes après le décollage, il vira vers le sud-est en restant à basse altitude. Derrière ses jumelles de vision nocturne, il devinait à l'est en vert foncé le djebel Tiska : cette route lui faisait éviter un petit axe de circulation et le mettait à l'abri des radars français installés à Niamey. Au bout de quatre minutes de vol, il s'estima assez proche du massif montagneux et il obliqua cette fois vers le sud-sud-ouest au cap 210 pour longer la frontière nigérienne. Il était temps à présent d'entrer en contact avec l'équipe au sol.

– Bravo Zulu de Aigle 4.

– Ici Bravo Zulu, voici vos éléments.

Les coordonnées de l'objectif n'avaient pas changé depuis sa mise en alerte. Comme il s'agissait de faire une belle démonstration, elles avaient été fournies avant le décollage pour qu'il ait le temps de bien les taper sur le clavier de son système de navigation. Il n'y avait plus qu'à se rapprocher.

Youssef n'avait plus du tout envie de se soulager. Toute son attention était à présent focalisée vers la colonne. Il fallait qu'il la rejoigne le plus rapidement possible. On l'aiderait, il en était sûr. Il se retint néanmoins d'appeler, peut-être mû par le pressentiment que l'aide ne viendrait pas tout de suite.

Il parvint à se lever : garder l'équilibre sur une jambe dans le noir n'est pas chose aisée et il ne put éviter de poser son

pied blessé. La douleur le fit presque hurler, mais il ne tomba pas et réussit à rejoindre la colonne en sautillant sur un pied. Il s'appuya sur l'épaule d'un inconnu. Les hommes autour de lui comprirent vite son problème et les murmures s'estompèrent. L'épaule tenta de se dérober, mais Youssef la retint. De la tête de la colonne des voix parvinrent, soudainement anxieuses.

– Les passeurs, où sont-ils ?

– Ils sont partis.

– Ce n'est pas possible. Il n'y a rien ici.

– Devant, ils disent qu'ils sont partis tout droit en courant comme des gazelles, sans rien dire.

Peu à peu, le murmure s'amplifia : la colonne bruissait de mille discussions, personne ne sachant quoi faire. Youssef décida de s'asseoir et annonça qu'il allait se reposer jusqu'au lever du soleil.

– Il vaut mieux ne pas bouger, dit-il, on ne sait pas où aller. Peut-être que demain d'autres passeurs viendront, il ne faut pas partir maintenant.

Youssef savait qu'il jouait son existence. Il adopta donc un ton le plus convaincant possible. Si plusieurs restaient sur place, demain, il aurait une chance de s'en sortir et de ne pas crever en plein désert. La discussion ne dura pas : chez ces hommes simples et honnêtes, l'argument sur le retour des passeurs emporta la décision. Il suffisait d'attendre sur place.

La main du pilote se contracta légèrement, puis d'un geste ferme il tira sur le manche. Le Su 30 se cabra et monta à 45° dans le ciel. Ses équipements repérèrent immédiatement le point d'arrivée du faisceau laser. Un bip signala que la

cible était verrouillée. Une pression du doigt sur un bouton du manche et deux bombes de deux cent cinquante kilos furent larguées. Propulsées par la vitesse de l'avion, elles se dirigèrent à 700 km/h vers leurs victimes.

Youssef s'était assis et ses camarades commençaient à faire de même. Il avait gagné un répit, mais il était très inquiet pour le lendemain : il n'y avait peut-être même pas de bout de bois dans cette vallée pour se faire une canne. Il devinait que certains commençaient à s'écarter un peu trop de lui ou de son groupe. De toute façon, dans l'obscurité, sans guide, ils n'auraient pas beaucoup d'autres choix que d'attendre.

– On dirait qu'il y a de l'orage, dit Youssef en parvenant à s'allonger complètement.

– J'ai entendu dire qu'il ne pleut jamais dans ce pays.

– Ce n'est pas de l'orage, répondit une troisième voix.

Le grondement, lointain, venait de s'amplifier. Les sens de Youssef se mirent en alerte, mais il ne bougea pas. De toute façon, il ne pouvait pas courir. Il perçut un ultime sifflement. Cette fois, un frisson lui parcourut le corps : la peur, le sentiment de la mort.

Une grande lumière blanche. Une immense boule de feu. Avec ses compagnons d'infortune, Youssef n'eut pas le temps d'ouvrir la bouche.

– Aigle 4 de Bravo Zulu, but !

– Reçu, deuxième passe dans une minute.

Dans le cockpit, le bip signala à nouveau l'accrochage du système de tir sur la cible visée par le lieutenant Haswan. Dans ses jumelles, la lumière résiduelle du bombardement

lui avait permis de distinguer quelques silhouettes qui brûlaient. Mais il réprima ses sentiments : il devait continuer à illuminer la cible. Le largage des deux autres bombes s'effectua comme prévu et elles illuminèrent à nouveau la petite vallée qui, après que la poussière se fut reposée, retrouva sa quiétude minérale de toujours, sans aucun être humain vivant.

– Voilà, mon général, c'est fait. Les passeurs vont s'empres- ser de changer d'itinéraire. Je pense qu'avec quelques opé- rations comme cela, notre pays ne sera plus une destina- tion pour les migrants.

Les deux invités opinèrent, puis remercièrent rapidement avant de quitter le PC. Dehors, trois gros 4x4 blindés les attendaient pour les mener à la base aérienne d'où avait décollé le raid meurtrier. Confortablement assis, le chef d'état-major de l'Armée nationale populaire prit la parole :

– Il est bien ce jeune général. Comment s'appelle-t-il déjà ?

– Saada, il est intelligent et il a beaucoup d'ambition.

– Oui, et dans l'absolu, ce jeune général a raison. Quand les migrants auront compris qu'ils finiront en méchoui s'ils viennent chez nous, ils ne passeront plus.

L'humour du chef d'état-major arracha un rictus à son ad- joint.

– Oui, je suis d'accord, même s'il n'y a pas grand-chose à bouffer sur ces pauvres hères.

Le militaire sortit un mouchoir pour essuyer ses lunettes.

– Mais bon, jamais on ne nous laissera continuer ce genre d'opérations.

– C'est vrai, sauf si on a de quoi discuter, ajouta malicieuse- ment le général Selah.



- On en revient toujours au même point : il faut quelque chose de grand et de fort pour être pris au sérieux et respecté.
- Eh bien, dans ce cas, je crois que nous devons continuer notre projet et ce jeune général va nous y aider.
- Et il fera un bon agent de liaison.
- Et un bon fusible, éclata de rire le chef d'état-major algérien.

## CHAPITRE 1

*Paris, X<sup>e</sup> arrondissement, quelques mois après les attentats, mercredi matin*

Aymar ouvrit doucement les yeux, pressentant que la sonnerie du réveil n'allait pas tarder. Mais elle ne retentit pas. Il se retourna et frôla le corps nu de Julie. Elle était également en train de se réveiller. Elle allongea la main et se mit à caresser la poitrine d'Aymar. Le désir les submergea quasi instantanément et les draps s'envolèrent. La sonnerie du réveil se déclencha, mais il était trop tard pour l'arrêter. Julie grimpa sur son ami, replia les jambes à plusieurs reprises et fit durer le plaisir le plus longtemps possible.

Ce n'est que plus tard, en sortant de la salle de bains, trouvant son amant toujours vautré en travers du lit, la tête en arrière presque dans le vide, que Julie ouvrit la bouche :

- Allez, debout, tu parles d'un héros !

Puis, se rapprochant du lit :

- Est-ce que ma grosse larve prendra ses petites céréales enrichies en vitamines de croissance ou un café d'homme ? Même devenue sa maîtresse, Julie restait toujours ironique et elle semblait éprouver un réel plaisir à taquiner Aymar. Il fallait répondre.

- Vu ce qu'on vient de faire, je crois que tu préfères les hommes qui boivent du café.

- Hum, pas faux, répondit Julie.

Se venger ! Faire payer ceux qui ont ensanglanté la France ! Aymar n'a que cette idée en tête depuis qu'il n'a pu empêcher un obus chimique de frapper les Champs-Élysées.

Alors, lorsqu'un ancien ingénieur atomiste français disparaît, probablement en Iran, et que des renseignements américains situent Enoch, le cerveau des attentats, près d'un site nucléaire iranien, l'occasion est trop belle.

L'agent de la DGSE s'envole pour Téhéran, mais les ennemis les plus redoutables sont rarement ceux auxquels on s'attend...

Qui manipule les services iraniens ? Quel rôle trouble joue ce prince saoudien ? Que fabrique l'armée algérienne sur d'anciens sites nucléaires ? Pour survivre et venger la France, Aymar ne pourra compter que sur lui-même...

*Marc Bowman est le nom d'emprunt d'un ancien membre des forces spéciales françaises. Officier général, il a occupé un poste important au cœur de la Défense nationale. Très au fait des enjeux de sécurité, de stratégie et de lutte contre le terrorisme, il connaît bien le monde des actions « non conventionnelles ». Il est l'auteur de Djihad à Paris, un roman salué par la presse :*

« Marc Bowman redonne vie au roman d'espionnage [...] une précision et un réalisme extrême. » *Libération*

14,90 €



9 782364 451117